



**HAL**  
open science

## Entre champs de batailles et cabales de Cour: Le duc de Berwick, soldat du Roi de France en Espagne, 1704-1719.

Catherine Désos

### ► To cite this version:

Catherine Désos. Entre champs de batailles et cabales de Cour: Le duc de Berwick, soldat du Roi de France en Espagne, 1704-1719. . La sucesión de la Monarquía Hispánica 1665-1725, pp.25-52, 2009. hal-01848767

**HAL Id: hal-01848767**

**<https://hal.science/hal-01848767>**

Submitted on 10 Aug 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Entre champs de batailles et cabales de Cour : Le duc de Berwick, soldat du Roi de France en Espagne, 1704-1719

Catherine Desos-Warnier

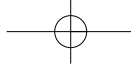
Le début du règne de Philippe V se caractérise par les quatorze années d'un conflit européen qui devait contribuer à bouleverser l'Espagne en profondeur, bien plus rapidement que n'aurait pu le faire ce prince en temps de paix. Entre autres conséquences, la Guerre de Succession suscita l'arrivée d'un personnel français nombreux à la Cour madrilène, tant dans les rouages financiers, administratifs et commerciaux que religieux, artistiques et militaires<sup>1</sup>. Dans ce dernier domaine, nombre de généraux se sont succédés à la tête des armées franco-espagnoles (Tessé, Orléans, Vendôme ou Noailles), mais le plus célèbre reste sans aucun doute le duc de Berwick. Son souvenir est particulièrement vivace en Espagne car, en trois séjours (1704, 1706-1708 puis 1714), il contribua de manière décisive à assurer militairement la couronne, permettant une pacification progressive du royaume sous l'autorité du premier Bourbon. Malheureusement sa participation à la guerre franco-espagnole de 1719 a quelque peu terni la gloire de ce héros de la cause bourbonnienne.

Il convenait de s'arrêter sur cette grande figure, essentielle pour l'histoire de l'Espagne, qui cependant s'est trouvée trop souvent cantonnée dans l'historiographie à un rôle purement militaire. Or, si Berwick était bel et bien un fin stratège, il était aussi un excellent connaisseur des rouages de la Cour, et parfois même l'un de ses acteurs. Son talent de mémorialiste met en évidence des dessous restés cachés de la vie politique de son temps. Mettant son point d'honneur à s'en tenir éloigné, il fut cependant souvent victime de ces querelles de clans. Sa valeur militaire ne pouvait le mettre à l'abri des agitations de la Cour madrilène au début du règne de Philippe V. Pour s'y maintenir mieux valait choisir son parti.

Si Madrid lui semble un lieu "sujet continuellement aux caprices", selon ses propres termes, c'est par contre, avec un œil plus bienveillant qu'il juge l'ensemble du pays, qu'il a sillonné de part en part. Il nous est possible de rétablir, à partir de ses lettres et autres écrits, sa vision personnelle de la Péninsule. On se rend compte ainsi,

---

<sup>1</sup> Nous menons actuellement une Thèse de Doctorat d'Histoire, à l'Université Marc Bloch (Strasbourg II), sur le thème: "L'Entourage français de Philippe V d'Espagne, 1700-1724", dirigée par M. le professeur Dominique DINET.



CATHERINE DESOS-WARNIER

qu'à la différence de nombre de ses contemporains français, il porte un regard juste sur les peuples et les provinces et même étonnamment impartial, –pour un Français au service de l'Espagne–, notamment dans le conflit qui oppose Philippe aux rebelles.

Au total, se dresse le portrait d'un personnage intéressant, complexe, parfois même difficile à saisir, car son caractère le porta à gommer avec soin tout aspect émotionnel dans ses récits. Ce présent travail s'appuie en priorité sur ses Mémoires<sup>2</sup> qui, complétés par des sources manuscrites, permettent de reconstituer au mieux ses liens avec ce pays devenu si attirant pour bien des Français au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

## LE RESTAURATEUR DU TRÔNE DE PHILIPPE V

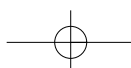
### UN HOMME D'EXPÉRIENCE

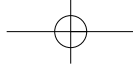
Au moment où se profile à l'horizon une guerre européenne, l'Espagne se rend compte qu'elle n'a pas les moyens d'assurer seule sa sauvegarde. Outre que les forces militaires dont elle dispose sont bien faibles<sup>3</sup>, elle ne possède pas un haut-commandement militaire à la hauteur de la tâche. Il semblait donc nécessaire à Philippe V et à ses conseillers français, de demander un chef de guerre à Louis XIV. Le choix de ce dernier se porta sur Jacques Fitz-James, duc de Berwick.

En 1704, celui-ci a 34 ans et déjà beaucoup d'expérience. Il fit ses premières campagnes à 16 ans en Hongrie, au côté de Charles de Lorraine, se distinguant au siège de Bude contre les Turcs en 1686. Il servit à nouveau dans l'armée de l'Empereur en 1687, avec le titre de colonel. En 1689, il est réfugié à Saint-Germain-en-Laye avec son père, Jacques II Stuart. Louis XIV, prenant ce jeune prince anglais sous sa protection, lui donne un régiment d'infanterie, à charge pour lui d'y enrôler tous les

<sup>2</sup> Ses Mémoires ont un style simple et naturel. Ils s'achevaient en 1716 et ont été prolongés jusqu'à l'année de la mort de Berwick (1734) par l'abbé Hooke. La première édition date de 1778 (en 2 vol. in-12).

<sup>3</sup> Nous n'entrons pas ici, dans le détail de l'état militaire de l'Espagne au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les contemporains avaient une impression générale de décadence (cf. San-Felipe, p. 25). Mais F. Andujar Castillo déplore sur ce sujet "la carencia de investigaciones que arrojen luz sobre la herencia militar recibida por Felipe V" (dans Felipe V de Borbon, (2002), p. 617). Nous renvoyons aux articles récents de J. J. Giménez Ferrer, "El ejército de Carlos II", dans E. Balaguer et E. Giménez (éd.), *Ejército, Ciencia y Sociedad en la España del Antiguo Regimen*, (1995), p. 69-86; A. Espino-López, "El declinar militar hispanico durante el reinado de Carlos II", dans *Studia Historica*, 20 (1999), pp. 173-198; M. Claro Delgado, "La Guerra de Sucesión española y la creación de un nuevo ejército", et A. de Pablo Cantero, "La Infantería de Felipe V", dans *La Guerra de Sucesión en España y América, X Jornadas Nacionales de Historia Militar*, (2000), p. 495-539 et p. 383-398; J.P. Le Flem, "Les armées en péninsule ibérique durant la guerre de Succession d'Espagne (selon les Commentaires du marquis de San Felipe)", dans *La présence des Bourbons en Europe*, (2003), p. 127-146. Enfin, dans le présent recueil, il faut consulter la contribution de Antonio José Rodríguez Hernández: "El ejército que heredó Felipe V: su número y su composición humana".





Anglais, Ecossois et Irlandais catholiques qui demandent à prendre du service. Il ne devait plus ensuite quitter les terrains militaires, que ce soit en Angleterre ou en Flandre, servant sous de grands généraux tels le maréchal de Luxembourg, le duc et le prince de Conti ou le maréchal de Villeroy, et ce, jusqu'à la paix de Ryswick, en 1697, qui le mit au repos forcé, ce dont il profita pour voyager en Italie.

En tant que stratège, il aimait particulièrement mener des sièges, surtout de villes réputées imprenables, et il s'illustra à ceux de Nice (1706) et de Barcelone (1714). Le hasard, cependant, lui fit surtout mener des opérations de nature défensive; il fut rarement au cœur de grandes batailles. Par contre, lorsqu'elles eurent lieu, elles produisirent d'éclatantes conséquences, telle celle d'Almansa (1707).

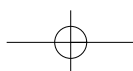
Sa carrière se fit à l'ombre du roi de France qui le nomma, en 1693, lieutenant-général de ses armées et lui octroya la naturalisation française afin qu'il puisse accéder aux plus hauts grades (le 2 novembre 1703). Un mois après cette promotion, il était nommé commandant du corps expéditionnaire français envoyé au secours de Philippe V. Il partit donc avec 20 bataillons de fantassins, 6 régiments de cavalerie et 2 de dragons, soit environ 12.000 hommes<sup>4</sup>. Il était secondé par l'expérience du maréchal de Puységur, tandis que de fidèles lieutenants l'accompagnaient, tels Asfeld, Joffreville, Thouy, Fiennes ou Legall<sup>5</sup>. Ces soldats français allaient gagner leurs galons en Espagne, dans le sillage de leur général.

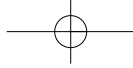
Berwick n'avait encore jamais commandé en chef. Il lui fallait à la fois ménager la susceptibilité des officiers espagnols, qui pouvaient le voir arriver avec défiance, obéir en tout au roi d'Espagne, même si les ordres lui semblaient préjudiciables à sa mission, enfin, avoir une bonne communication avec l'ambassadeur de France à Madrid. Autant d'instructions qui lui furent données en réponse à sa demande expresse<sup>6</sup>, et qui, sur place, devaient s'avérer sur tous les points, si difficiles à respecter pour un caractère aussi indépendant que le sien.

<sup>4</sup> Petrie, p. 164; SSBL, XI, 319. Dans SHD, A1 1787, n° 98, on parle de 18 bataillons et de 19 escadrons.

<sup>5</sup> Puységur (1655-1743), occupa la charge de maréchal général des logis, fonction dans laquelle il excellait; Asfeld (1665-1743), était particulièrement doué dans la conduite des sièges (Tortose et Denia en 1708; Alicante en 1709); Joffreville séjourna longtemps en Castille où il se fit apprécier par le gouvernement madrilène; Thouy († 1726), fut lui-aussi très actif en Castille et remarqué par Philippe V; Fiennes († 1716) séjourna principalement en Andalousie; Legall (1652-1724) servit en Estrémadure puis en Catalogne.

<sup>6</sup> SHD, A1 1787, n° 11, Mémoire du duc de Berwick demandant à connaître les intentions du roi en allant en Espagne, Marly, 9. I. 1704.





CATHERINE DESOS-WARNIER

## SES CAMPAGNES ESPAGNOLES

## LA CAMPAGNE DU PORTUGAL (1704)

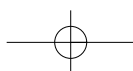
Berwick avait résolu d'ouvrir la campagne avec le roi, le 1er mai 1704 en entrant au Portugal par la rive droite du Tage pour s'emparer de tout le pays autour de Castel Branco. Le prince de Tserclaes, capitaine général d'Estrémadure, d'origine wallonne, devait marcher de l'autre côté de ce fleuve, et s'emparer des villes jusqu'à Missa où s'établirait un pont de bateaux entre les deux troupes qui poursuivraient ensuite leur marche de concert. Berwick mit donc son plan en action, créant par son avancée la panique au sein de l'ennemi anglo-portugais<sup>7</sup>. Seule, l'offensive du marquis de Las Minas, général en chef de l'armée portugaise, arrêta la progression des troupes franco-espagnoles. Mais aussi, ainsi que le général français le souligne dans ses Mémoires, "l'imbécillité"<sup>8</sup> du prince de Tserclaes, qui n'osa pas quitter la frontière de l'Estrémadure. Après l'avoir attendu plusieurs jours en vain, il fallut aller le chercher d'autorité pour mener l'ensemble de l'armée au siège de Portalegre, place que le chevalier d'Asfeld prit en six heures. Mais la menace de Las Minas devenant trop prégnante, Berwick fut obligé de reculer jusqu'au camp de Nisa.

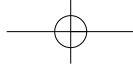
Les troupes prirent leurs quartiers d'été, le roi repartant sur Madrid, Tserclaes sur Badajoz, le marquis de Villadarias, gouverneur d'Andalousie reprenant le chemin de sa province, le comte d'Aguilar, capitaine d'infanterie, celui d'Alcantara, tandis que Berwick s'installait à Ciudad-Rodrigo puis à Salamanque. Ainsi, la frontière de l'Estrémadure était couverte. Cette première campagne déçut le général français qui estimait avoir raté de peu une arrivée sur Lisbonne.

À cette même période, il reçut un ordre de la Cour madrilène pour aller assiéger la place de Gibraltar, prise par le prince de Darmstad, le 1er août 1704. Berwick refusa d'obtempérer, estimant que le danger venait de la fragile frontière portugaise. Il prévoyait que les ennemis visaient Ciudad Rodrigo, peu fortifié, pour pouvoir ensuite marcher sur Madrid. Il n'accepta pas non plus d'envoyer quelques-unes de ses troupes à Badajoz où se trouvait Tserclaes, inquiet lui-aussi des poussées de l'ennemi sur la frontière, bien mieux fortifié cependant. Berwick écrivait sans se laisser sur l'imminence du danger pour convaincre les sceptiques de la Cour. Il fit si bien que Madrid, prenant peur, lui envoya quelques renforts tout en lui demandant de temporiser. À nouveau, Berwick fit comme il l'entendait, et passa le mois de septembre et d'octobre à camper et à se déplacer en fonction de l'ennemi, jouant avec ses effec-

<sup>7</sup> Au point même que Stanhope (général anglais, 1673-1721), écrivait "I see no human possibility of saving Lisbon, but by a treaty, if the enemies push their advantages". Dans Petrie, p. 171.

<sup>8</sup> Berwick, p. 363.





tifs, pourtant inférieurs en nombre à ceux des ennemis<sup>9</sup>. Plusieurs fois, il réussit ainsi à les intimider.

Ainsi, avec peu de troupes et une marge de manœuvre étroite, Berwick tint avantageusement le terrain. Malheureusement, la Cour prit ombrage de son indépendance et Philippe demanda son retour en France. Le 12 octobre, Berwick laissa le commandement de la frontière à Thouy et repartit à Madrid attendre son successeur, le maréchal de Tessé, puis à Versailles, bien conscient d'avoir été victime d'une cabale dont nous élucidons un peu plus loin les rouages. Berwick note tout de même avec satisfaction qu'à son retour en France, le roi lui marqua une faveur redoublée pour effacer la mortification qui lui avait été infligée<sup>10</sup>.

#### LES CAMPAGNES DE 1706-1708

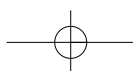
Durant les années 1704-1706, la Catalogne passa aux mains de l'archiduc Charles, compétiteur de Philippe V, puis Valence, Gironne, Lerida, Mequinença, Monçon, Tortose et Cardone tombèrent les unes après les autres. Au même moment, Berwick s'illustrait au siège de Nice. En février 1706, le roi de France l'informa de son renvoi en Espagne pour veiller à nouveau sur la frontière portugaise, pendant que Philippe V mènerait le siège de Barcelone avec le gros des troupes. Il le nomma avant son départ, maréchal de France. Il ne restait alors en Castille que Joffreville avec 4 escadrons. À Berwick de protéger la frontière avec les troupes qu'il y amenait de France, soit 26 bataillons et 40 escadrons<sup>11</sup>. Tâche extrêmement délicate. Dès son arrivée en mars 1706, il constatait qu'il avait affaire à une armée ennemie bien plus nombreuse que la sienne et bientôt Alcantara était prise, suivie de Ciudad Rodrigo (20 avril 1706). Berwick ne peut opter que pour une guerre défensive, en attendant une aide française, reculant au fur et à mesure de l'avancée ennemie<sup>12</sup>. Le mois de juin fut difficile ; il apprit l'échec de Philippe V devant Barcelone, et sa retraite précipitée tan-

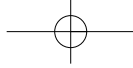
<sup>9</sup> Il signale que les ennemis ont 37 bataillons et 50 escadrons alors que lui-même n'a que 18 bataillons et 37 "faibles" escadrons. Il obtint un renfort de gardes à cheval en provenance de Madrid et un détachement de cavalerie dirigé par le marquis de Bay. En septembre, la disproportion est flagrante car ayant été obligé de séparer son armée, il n'a sous ses ordres plus que 6.500 fantassins et 3.500 cavaliers tandis que les ennemis alignent 18.000 soldats et 5.000 chevaux, *ibid.*, p. 366.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 368, "Le Roi, après beaucoup de discours obligeants, me demanda pour quelle raison son petit-fils lui avait écrit pour me faire ôter d'Espagne. Je répondis que puisque Sa Majesté ne le savait pas, j'étais satisfait ; car cela me prouvait qu'elle n'était point mécontente de ma conduite".

<sup>11</sup> SSBL, XIII, 360-1.

<sup>12</sup> SSBL, XIII, 405-413: Il "était cependant dans une étrange presse, à la tête d'une poignée de troupes mal en ordre, vis-à-vis l'armée portugaise, devant laquelle il ne pouvait se présenter, qui prenait tout ce qu'il lui plaisait, allait librement où elle voulait, et le faisait reculer et se retirer partout. Il se tenait néanmoins toujours à portée d'elle, faisant mine de lui disputer les gorges et les rivières, et ralentissant ses mouvements et ses progrès autant que la capacité pouvait suppléer aux forces".





dis que Madrid tombait aux mains des ennemis. L'armée franco-espagnole se trouvait coincée entre l'avancée portugaise et celle des troupes de l'archiduc en Aragon.

Le rapport de force change enfin durant l'été, d'une part, à cause de la résistance des Castellans, mais aussi grâce à un renfort français de 15.000 hommes (30 bataillons et 20 escadrons)<sup>13</sup>. À partir de ce moment, ayant Philippe V à ses côtés (depuis le 21 juin 1706), ce qui a un impact considérable sur le moral des soldats, Berwick cherche à tous moments à provoquer les ennemis. Ceux-ci se mirent à leur tour sur la défensive et commencèrent à refluer. Philippe put entrer à nouveau dans sa capitale libérée tandis que le général français poursuivait l'armée de l'archiduc, "qui se retirait devant lui de lieu en lieu"<sup>14</sup> et à les forcer à passer en Aragon et à Valence, "comme un pasteur conduit des troupeaux"<sup>15</sup>. La Castille libérée, il peut marcher vers Murcie où l'évêque l'appelle à son secours et reprendre, outre cette ville, Orihuela et Elche. Enfin, il prépare encore en novembre 1706 le siège de Carthagène, qui se rend le 17. À la suite de quoi, il repart pour Madrid où il arrive le 5 décembre. La fin de l'année 1706 est bonne pour l'Espagne. Berwick est parvenu, avec peu de moyens, à consolider une situation difficile.

Durant l'hiver 1706-1707, Berwick a dans l'idée de lancer une offensive contre l'Aragon où sont retirées les troupes de l'archiduc<sup>16</sup>. Il partit le 15 février de Madrid pour inspecter les frontières. Depuis le début de l'année 1707, le marquis d'Amelot, ambassadeur de France à Madrid et principal ministre de Philippe V, avait pris grand soin du rétablissement des troupes et s'était procuré les fonds nécessaires à leur entretien. Tout cela allait permettre d'assurer les suites d'une grande bataille.

Le 12 avril, les ennemis se présentèrent à Yecla. Ils cherchaient le combat avant l'arrivée annoncée de secours français menés par le duc d'Orléans (soit 24 bataillons et 24 escadrons)<sup>17</sup>. Les deux armées s'observaient. Le 25 au matin, lendemain de Pâques, les ennemis s'avancèrent dans la plaine d'Almansa. Ils avaient mêlé cavalerie et infanterie, tandis que les troupes franco-espagnoles étaient sur deux lignes, à la manière ordinaire. Après plusieurs charges, la droite de l'armée de Berwick mit totalement en déroute la gauche des ennemis. Elle se porta ensuite au côté opposé pour renforcer sa propre gauche et l'infanterie ennemie fut taillée en pièces. Enfin, la droite et la gauche de Berwick s'unirent pour encercler les ennemis trop avancés dans

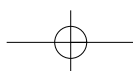
<sup>13</sup> AECF, Esp., 159, fol. 184; Rohan-Chabot, p. 158.

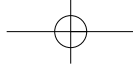
<sup>14</sup> SSBL, XIII, 409.

<sup>15</sup> Berwick, p. 311.

<sup>16</sup> L'archiduc possède en Catalogne, Aragon et Valence, 69 bataillons et 89 escadrons, tandis que Berwick ne peut lui opposer, à cause des secours qu'il a dû laisser à Cadix, que 55 bataillons et 99 escadrons, mais il attend des secours français, *ibid.*, p. 387.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 387 et SHD, A1 2048.





leur centre. Ceux-ci battirent en retraite. La victoire était complète, 5.000 ennemis tués et 10.000 prisonniers, 120 drapeaux et étendards pris ainsi que toute l'artillerie et les bagages des ennemis. Au dire de Berwick, l'armée franco-espagnole perdit 2.000 hommes<sup>18</sup>.

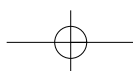
Les conséquences de cette bataille furent immenses ; ce fut le début de la reconquête des royaumes d'Aragon et de Valence. De fait, Berwick, de concert avec le duc d'Orléans, soumit Valence le 8 mai, puis marchant sur l'Aragon, prit Saragosse le 25 du même mois. L'été se passa ensuite en divers mouvements de reprises de villes et la campagne s'acheva le 11 novembre par la prise du château de Lérida. Le général français installa les quartiers d'hiver dans la région. Madrid lui ayant refusé l'autorisation de rentrer en France quelques semaines, il resta dans ses campements, bouddant la Cour, avec laquelle il n'arrivait décidément pas à s'entendre. En février 1708, il apprenait par une lettre particulière du roi de France qu'il devait quitter l'Espagne, sans même prévenir Philippe V de peur que celui-ci ne le retienne à nouveau<sup>19</sup>. Louis XIV souhaitait l'employer en Dauphiné. Il passa discrètement en Navarre et, de là, en France, bien persuadé qu'on lui tiendrait rigueur, à Madrid, de cette attitude. Il ne devait revenir en Espagne que 6 ans plus tard.

#### LE SIÈGE DE BARCELONE (1714)

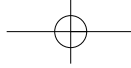
En effet, pour mener à bien le délicat siège de Barcelone, dernier bastion pro-autrichien en 1714, Philippe redemanda Berwick à son grand-père. La province était entièrement révoltée ; le roi d'Espagne ne pouvait rien sans l'aide française. Berwick se rendit en Catalogne avec 71 bataillons et une équipe d'ingénieurs. Il décida d'ouvrir une première brèche dans les remparts le 12 juillet, marquant ainsi réellement le début du siège. La résistance de la ville était très vive. Avec patience, Berwick résolut de saper les forteresses sur toute leur longueur. Début septembre, il somma, en vain, les rebelles de se rendre avant l'assaut général, finalement lancé le 11. L'attaque fut violente; dans l'après-midi des députés se présentèrent pour demander à capituler. Berwick leur imposa ses conditions, qu'ils acceptèrent ; il leur promit la vie sauve ainsi que de préserver la ville du pillage. De fait, le 13 au matin, les troupes marchè-

<sup>18</sup> Ibid., p. 389. Le marquis de San Felipe salue ainsi cette victoire: "Esta es la celebre batalla de Almansa, a la cual dio eterna memoria el Rey con una columna que mando erigir y entallar en marmol su inscripcion. No sera menos eterna la gloria que adquirio el duque de Berwick...", *Comentarios*, p. 130. Cf. AN, B7 245, fol. 281 à 291, relation imprimée de la bataille; SHD, A1 2048, n° 284 à 287, relation de la bataille; A1 2049, n.° 10-11 et 70-73, Etat des officiers, soldats et cavaliers tués à Almansa, par le duc de Berwick.

<sup>19</sup> Berwick, p. 394.







CATHERINE DESOS-WARNIER

rent dans la ville sans qu'aucun incident ne fut signalé<sup>20</sup>. Berwick resta près d'un mois dans la ville pour y assurer les affaires militaires et civiles. Cette conquête "fut le sceau de l'affermissement de la Couronne d'Espagne sur la tête de Philippe V"<sup>21</sup>.

Philippe, reconnaissant de ce succès, souhaita s'attacher davantage un tel chef en lui donnant le commandement de la reconquête de Majorque, mais Berwick, malade, préféra en laisser l'initiative au chevalier d'Asfeld, qu'il aida à préparer cette campagne, mais sans y participer lui-même. En novembre 1714, il rentra à nouveau en France et ne devait plus revenir en Espagne avant 1719, dans des conditions bien différentes.

#### LA CONNAISSANCE D'UN TERRAIN DIFFICILE

Les Mémoires du maréchal nous donnent une idée assez précise de ce que devait endurer une armée en campagne dans la Péninsule et les soucis que rencontrait un chef de troupes préoccupé du bien-être de ses hommes comme l'était Berwick.

Une des premières difficultés est d'assurer la cohésion entre des soldats de nations différentes, souvent prêts à se battre entre eux plutôt que contre l'ennemi. Cependant, ses hommes avaient confiance en lui. Lors de son retour en 1706, Joffreville en Castille le dit "adoré" des Espagnols<sup>22</sup>. Il se montrait attentif à ménager la vie des militaires<sup>23</sup> et n'hésitait pas à monter au front dans les premiers. Lors de l'assaut de Barcelone, en 1714, il se trouvait toujours au milieu du plus grand feu, "y donnant ses ordres avec le même sang froid que s'il eût été dans sa chambre"<sup>24</sup>. De plus, il se faisait respecter en maintenant une exacte discipline<sup>25</sup>. Il était un des rares chefs à pouvoir se faire écouter tant des Français que des Espagnols<sup>26</sup>. Enfin, c'était l'homme idéal pour maintenir l'entente au sein de l'armée ; Madame des Ursins elle-même reconnaît que son arrivée en 1706 est "très utile pour le service des deux rois, par l'amitié et l'estime que toute la nation espagnole a pour lui"<sup>27</sup>.

<sup>20</sup> "Pas un soldat ne s'écarta des rangs. Les habitants étaient dans leurs maisons, leurs boutiques et les rues, à voir passer nos troupes comme dans un temps de paix: chose peut-être incroyable qu'un si grand calme succédât dans l'instant à un si grand trouble, chose encore plus merveilleuse qu'une ville prise d'assaut ne fut pas pillée. L'on ne peut l'attribuer qu'à Dieu; car tout le pouvoir des hommes n'aurait jamais pu contenir le soldat". (Ibid., p. 428).

<sup>21</sup> SSBL, XXV, 108.

<sup>22</sup> SHD, A1 1976, n° 178, à Chamillart, 14. III. 1706.

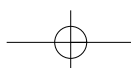
<sup>23</sup> "Ce grand principe d'humanité le gouvernait également dans les sièges. Il fut toujours très soigneux d'y ménager la vie du soldat", dans Berwick, p. 464.

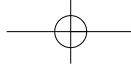
<sup>24</sup> SSBL, XXV, 105.

<sup>25</sup> Ses qualités militaires sont signalées par Lord Bolingbroke, dans un panégyrique de Berwick réalisé en juin 1734, dans Berwick, p. 315 et sv.

<sup>26</sup> Ibid., p. 361. Ainsi, après la prise de Castel Branco en mai 1704, il intervint dans une dispute opposant des soldats français et espagnols à cause d'un butin : "J'accourus dans l'instant et par bonheur, j'en imposai si bien aux deux nations, que depuis ce temps, il n'y eut rien de pareil".

<sup>27</sup> Rohan-Chabot, p. 151.





Une autre difficulté récurrente est causée par les conditions climatiques et notamment les chaleurs excessives, qui mirent fin, par exemple, à la campagne du Portugal de 1704. Les hommes comme les bêtes sont touchés, et le général français note qu'il perdit les deux-tiers de sa cavalerie. Les chevaux français ne résistaient pas à ce nouveau climat, ni d'ailleurs à leur nourriture. Berwick apprend ainsi qu'il convenait, en Espagne, de leur donner de l'orge, là où ailleurs ils vivaient de fourrage. Pour ne pas avoir immédiatement suivi cet avis donné par des gens du pays, toute la cavalerie faillit se trouver décimée<sup>28</sup>.

Le problème du ravitaillement en eau se pose aussi parfois avec acuité, notamment en 1706 dans la plaine de Carthagène, où Berwick doit faire faire provision de quantité de seaux car il "n'y a point d'autre eau que des puits", sans lesquels l'armée n'aurait pu boire<sup>29</sup>.

Il y eut aussi constamment une disette de pain. Sur ce point, en 1704, le financier Orry ministre de Philippe V fut accusé de négligence, mais dans ses Mémoires, Berwick cherche à dégager sa responsabilité<sup>30</sup>. Les préparatifs ont bel et bien eu lieu mais sans tenir compte de la spécificité espagnole. Sur les ordres de Puységur, grand ordonnateur des préparatifs militaires, Orry fit fabriquer des caissons pour transporter les vivres sur le modèle de ce qui se faisait en France. Or à l'usage, ces caissons ne résistèrent pas aux mauvais chemins portugais et se brisèrent. Le pain n'arrivait donc, ni à temps, ni dans les quantités requises. De plus, la chaleur le gâtait. Et surtout, les fournisseurs des vivres se révélaient être bien souvent des escrocs qui, pour vendre cette denrée plus chère, la rendaient plus lourde en la cuisant à moitié ; le pain était d'autant plus vite périssable. En 1707, ce même problème de vivres empêche Berwick de pouvoir faire le siège de Tortose avant celui de Lerida<sup>31</sup>.

Le gouvernement madrilène se montra souvent étonnamment négligent sur ces questions et ne seconda pas suffisamment les efforts du général. Dès sa première arrivée en 1704, Berwick voyait avec inquiétude l'impréparation de la capitale<sup>32</sup>. En 1706, avant même de partir de Montpellier, il avait donné des ordres pour trouver les effets de la campagne préparés à son arrivée. Cependant, une fois à Madrid, il se rendit compte que rien n'avait été fait. Ce handicap est en partie surmonté par le fait que les ennemis ne semblent pas, eux-mêmes, très bien organisés. S'ils avaient été un peu plus "entendus et vifs, l'Espagne était perdue"<sup>33</sup>. Le général français trouve en la

<sup>28</sup> Berwick, p. 364.

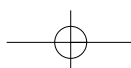
<sup>29</sup> Ibid., p. 385.

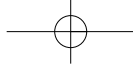
<sup>30</sup> Ibid., p. 364. Pour Orry, "je lui dois cette justice qu'il n'épargnait point ses peines pour remédier à tous ces malheurs ; mais aussi ses ennemis faisaient de leurs côtés tout ce qu'ils pouvaient pour le faire échouer, au hasard de tout ce qui pouvait en arriver de fâcheux pour nos maîtres".

<sup>31</sup> SHD, A1 2049, n° 232, Berwick à Chamillart, 2. VIII. 1707.

<sup>32</sup> SHD, A1 1787, n° 103 et 104, Berwick à Louis XIV, 22. II. 1704.

<sup>33</sup> Berwick, p. 373.





CATHERINE DESOS-WARNIER

reine Marie-Louise l'autorité nécessaire pour arranger l'aspect matériel de sa campagne. Mais, pour la première fois, on note un vrai mécontentement contre Orry qui, selon Berwick, n'avait cependant que cela à penser du temps où il était à Madrid<sup>34</sup>. Au début de l'année 1707, Berwick à Yecla se montre embarrassé car il constate qu'il n'y a ni magasins ni voitures pour le service des vivres. Il tente de parer au nécessaire par lui-même, en vivant sur le pays<sup>35</sup>.

Enfin, l'armement fait souvent défaut, en particulier les pièces de canons. Ainsi, à la fin de la campagne de 1706, il a beau tenter de pourvoir à l'artillerie, "autant qu'il dépendait de moi et des faibles moyens de la Cour d'Espagne", il sait qu'après le siège de Carthagène, il ne pourra mener celui d'Alicante. De même, durant l'année 1707, alors que les provinces rebelles sont peu à peu reprises, le siège de Lérida est retardé par l'absence de l'artillerie nécessaire et ne tombe que le 11 novembre. Au moment du siège de Barcelone, il exigea qu'Orry y soit présent, étant sûr qu'avec ce personnage à ses côtés, si influent à la Cour d'Espagne, il aurait tout ce dont il avait besoin. Voyant sur place que tout était prêt, il le laissa retourner à Madrid, car il était le seul à pouvoir trouver des fonds<sup>36</sup>.

Militairement, Berwick fit donc de véritables miracles en Espagne avec très peu de moyens et l'obligation de parer à un grand nombre de difficultés de tous ordres. La mauvaise volonté de la Cour de Madrid à son égard n'est pas la moindre. Elle étonne quand on voit les services rendus par le maréchal de France et ne peut s'expliquer que par de subtiles cabales de Cour qui agissent de manière souterraine contre lui, dont le caractère est opposé à tout esprit de clan.

## L'ANTI-COURTISAN MADRILÈNE

### CARACTÈRE DU DUC DE BERWICK

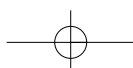
Tout dans l'attitude du duc de Berwick, telle qu'on peut l'appréhender dans ses Mémoires et sa correspondance, ou bien dans les témoignages de ses contemporains, dénote indéniablement un sens aigu de sa condition de prince. Certes bâtard, il n'en reste pas moins de sang royal<sup>37</sup>. Berwick, se souvient sans cesse avec orgueil qu'il est fils de roi. Cela explique son tempérament au-dessus des partis et sa parfaite aisance en compagnie des princes du sang, tel le duc d'Orléans. La retenue de ses propos et la droiture de sa conduite participent de la haute idée qu'il a de la noblesse.

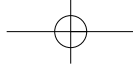
<sup>34</sup> Ibid., p. 378.

<sup>35</sup> Ibid., p. 388.

<sup>36</sup> Ibid., p. 424.

<sup>37</sup> Berwick est né le 21 août 1670 d'Arabella Churchill et du duc d'York, futur Jacques II Stuart.





Berwick connaît bien le mode de fonctionnement des Cours, mais il ne se sert de cette connaissance que pour éviter de se laisser entraîner par les factions. Il en a vu les rouages compliqués dès sa jeunesse à Londres, puis à Saint-Germain-en-Laye et enfin à Versailles<sup>38</sup>. Il sait aussi en utiliser les ficelles, comme le prouvent ses différents essais pour constituer un parti en faveur de son père Jacques II<sup>39</sup>. Sans s'entre-mettre basement dans des affaires privées, Berwick, d'esprit assez féodal, attend cependant la récompense de ses services. En cela, il est parfait courtisan et en adopte l'attitude, ainsi qu'il l'enseigne à son fils, le duc de Liria. Il lui prêche la persévérance, lorsque celui-ci se plaint de n'avoir pas eu une charge convoitée<sup>40</sup>. Il lui recommande de côtoyer assidûment le roi et de toujours épouser sa cause, ce qu'il appelle "hacer (s)u corte"<sup>41</sup>. Pour lui, la personne royale est la seule digne de service. Les indications qu'il donne à son fils sont les maximales selon lesquelles il s'est lui-même conduit à l'égard des rois :

“Con tu Rey es con quien tienes obligaciones especiales, y nunca harás bastante para demostrarle tu celo. (...) Hagan lo que quieran los demás, tu no debes seguir su ejemplo ni mezclarte en otro asunto que en lo concerniente a la ejecucion de las órdenes de la Corte ; en fin, estar siempre a la devocion del Rey y de sus Ministros, y evitar toda intriga. Yo hago lo mismo, y nunca me meto en ninguna ni en asuntos politicos, sino trato de ejecutar lo que se manda, segun mis fuerzas”<sup>42</sup>.

Sa personnalité pouvait rebuter car elle apparaissait à ses contemporains froide, un peu sèche et même sévère. On répète souvent à son sujet, le mot de Marie-Louise à qui l'on demande d'expliquer son animosité envers Berwick: “Que voulez-vous que je vous dise? C'est un grand diable d'Anglais, sec, qui va toujours droit devant lui”<sup>43</sup>.

Le fait est que, contrairement à l'esprit de Cour français, “il ne savait jamais dire de ces choses qu'on appelle de jolies choses”<sup>44</sup>. Mais à le connaître davantage, on s'apercevait de plus d'une qualité: il servait ses amis, il avait un grand fond de religion et il méprisait l'argent.

<sup>38</sup> Saint-Simon, qui a bien connu Berwick, le décrit certes comme un homme de guerre mais aussi comme étant très à l'aise dans le milieu de la Cour: “il avait des talents pour l'une et pour l'autre”. À Versailles, il bénéficiait de l'amitié de grands militaires, Luxembourg ou Villeroy, mais aussi de celle du clan des Beauvilliers, Chevreuse et aussi du duc d'Harcourt. SSBL, XII, 60-62, XVII, 313 et XVIII, 15.

<sup>39</sup> SSBL, III, 55, il se rend en Angleterre en 1696 dans cette optique.

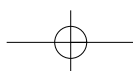
<sup>40</sup> Berwick au duc de Liria, Bordeaux, 23. I. 1716, dans Alba, p. 118.

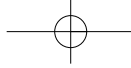
<sup>41</sup> Berwick au duc de Liria, Bordeaux, 26. IX et 19. IX. 1716, dans *ibid.*, p. 124-5.

<sup>42</sup> Berwick au duc de Liria, 28. XI. 1718, dans *ibid.*, p. 167.

<sup>43</sup> Berwick, p. 368.

<sup>44</sup> *Ibid.*, Eloge historique de Montesquieu, p. 313.





CATHERINE DESOS-WARNIER

Lorsqu'il séjourna à la Cour de Madrid, il sut y tisser quelques solides amitiés. En premier lieu, auprès des Irlandais auxquels il apporte régulièrement son soutien et qui sont nombreux en Espagne<sup>45</sup>, notamment auprès du chevalier du Bourck, représentant de Jacques II à Madrid. De même, s'il observe suffisamment les Grands d'Espagne pour mettre en garde son fils sur leur mode de vie ruineux<sup>46</sup>, il a cependant quelques liens avec certains d'entre eux tels le duc d'Arcos<sup>47</sup>, qui fut son parrain de Grandesse ou le duc de Veragua, futur beau-frère de son fils. Il estime aussi beaucoup le duc del Arco, Premier écuyer du roi qui, selon ses dires, lui dût sa charge ou encore le marquis de Santa Cruz, majordome de la reine. Il évoque l' "intime ami"<sup>48</sup> que fut Francesco Ronquillo, comte de Gramedo, gouverneur de Castille. Parmi les ministres de Philippe V, arrivés au faite de leur carrière dans les années 1720, il se souvient des débuts du marquis de Grimaldo, son interprète en 1704, "parfaitement honnête homme", ou encore du marquis de Castelar, dont il avait repéré le talent comme fournisseur des vivres aux armées et qu'il avait aidé dans son ascension<sup>49</sup>. De même, Luis Ulloa, avocat, proche de Macanaz, ne lui est pas inconnu car il a eu le temps durant ses divers séjours, de nouer des relations avec les régalistes espagnols. Il le recommande à son fils en 1716 pour l'aider dans "ses affaires personnelles"<sup>50</sup>.

Deux Français lui paraissent aussi influents: le confesseur jésuite français du roi, le P. Guillaume Daubenton, "très porté pour sa Nation" et, dans une moindre mesure, le marquis de la Roche, Premier valet de Chambre, "aimé et estimé de tout le monde, ne se mêlant jamais que des affaires dont il est chargé et s'en acquittant avec zèle et exactitude". Tous deux lui semblent des relais importants pour accéder au roi.

<sup>45</sup> Sur les Irlandais, "il y en avait partout, dans les camps pour combattre, parmi les moines pour les divertir, à la Cour pour garder le roi", citation de Toby Bourck rapportée dans Rohan-Chabot, p. 168. Berwick s'entendait bien avec Higgins, médecin du roi, ou Patricio Laules (1676-1739), en 1704, major du régiment irlandais de Mahony puis sous-lieutenant des gardes et maréchal, futur ambassadeur en Russie et en France. Daniel Mahony, commandant d'un escadron pour le roi d'Espagne était son beau-frère par alliance. Berwick mena aussi à Madrid son pupille, Patrice Sarsfield qui trouva un emploi dans la garde. Il recommanda plus tard à son fils de ne pas se laisser envahir par cette nation: "Querido hijo, tú conoces a los irlandeses; hazles todo el bien imaginable, pero mantenlos en su lugar y no les dejes abusar de tí", Bordeaux, 17. X.1716, dans Alba, p. 131.

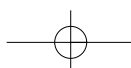
<sup>46</sup> "No es ninguna deshonra vivir con arreglo a sus medios, y, si no lo haces, pronto te arruinarás, como la mayoría de tus compañeros, los otros Grandes", Bordeaux, 2. I.1717, dans Alba, p. 148.

<sup>47</sup> Ce renseignement ainsi que les suivants, sauf mention contraire, est tiré d'un mémoire de Berwick de 1721 écrit à l'intention du duc de Saint-Simon se rendant en Espagne. AECF, Esp., 305, fol. 37-44 et retranscrit dans SSBL, XXXVIII, appendice VII.

<sup>48</sup> Berwick au duc de Liria, Bordeaux, 17. X. 1716, dans Alba, p. 132.

<sup>49</sup> Il "m'a l'obligation de l'avoir premièrement vanté et ensuite mis en place, malgré Mme des Ursins et M. Orry. Il a de l'esprit et capable d'affaires, quoique paresseux. Je ne sais s'il aime beaucoup la nation française ; je crois qu'en lui faisant beaucoup d'amitié, et lui parlant même librement, il faut prendre garde de ne se pas livrer à lui", dans AECF, Esp., 305, fol. 37-44.

<sup>50</sup> Berwick au duc de Liria, Bordeaux, 17. X. 1716, dans Alba, p. 131.



Mais avant d'être courtisan, Berwick est militaire. Voilà pourquoi ses Mémoires donnent plus de place aux événements de la guerre qu'aux combinaisons politiques. Il rapporte plus volontiers ce qu'il sait le mieux et ce dont il a été acteur ou témoin sur les champs de bataille. En conséquence, il se montre extrêmement jaloux de son autorité militaire, n'acceptant guère les conseils des civils. Il n'hésitait pas à contrarier les ordres venus de Madrid s'il le jugeait nécessaire. Ainsi, quand en 1704, inférieur en nombre aux ennemis, on lui mandait de se retirer, voyant l'Espagne perdue s'il obéissait, il "hasarda sans cesse et disputa tout"<sup>51</sup>, obligeant les Portugais à reculer. De même, il ne voulut jamais en 1704 se rendre à Gibraltar pour en faire le siège, malgré ce que lui en écrivait le duc de Gramont, alors ambassadeur de France. "Je n'en jugeais pas comme lui", écrit-il dans ses Mémoires<sup>52</sup>. Estimant, avec raison, qu'il convenait bien mieux de couvrir la Castille. Durant les difficiles débuts de la campagne de 1706, Berwick critiqua encore les ordres venant des ministres de la Cour qui, "quoique très ignorants dans notre métier, voulaient pourtant agir à leur tête; et c'est ce qui rendait ma situation plus difficile ayant autant à combattre Madrid que les ennemis"<sup>53</sup>.

En juin 1706, on voulait qu'il défende le passage de la Guadarrama ce qu'il refusa, voyant bien que cela n'empêcherait guère l'avancée des ennemis, mais au contraire, menaçait son armée d'être prise en tenailles<sup>54</sup>. Il souffre de ces contretemps d'autant plus que cela entrave son action sur le terrain. Il écrit en août 1707 à Louis XIV:

"J'ai le malheur, depuis longtemps d'avoir déplu à la Cour de Madrid laquelle, n'ayant nulle confiance en moi, agit quasiment toujours contraire à ce que je propose et par conséquent le service en souffre..."<sup>55</sup>.

La Cour de Madrid paraît bien ingrate envers le maréchal. C'est qu'elle-même est beaucoup plus préoccupée de ses querelles internes que des périls extérieurs. Le général français tient surtout à garder son indépendance pour n'être qu'un spectateur dans cette situation complexe.

<sup>51</sup> Berwick, p. 310.

<sup>52</sup> Ibid., p. 364 et plus loin: "Malgré tous ces ordres si positifs du roi d'Espagne, je crus qu'il y allait de sa Couronne de n'en rien faire...", *ibid.*, p. 365.

<sup>53</sup> Ibid., p. 374.

<sup>54</sup> Ibid., p. 377.

<sup>55</sup> Rohan-Chabot, p. 180.

## SITUATION CONFLICTUELLE À MADRID EN 1704-1705

Selon Montesquieu, auteur d'un *Eloge* historique du maréchal, la Cour d'Espagne offrait en 1704 une impression de grand désordre politique, "infestée par l'intrigue". En 1704, l'origine en était les plaintes de Puységur, parti inspecter la frontière du Portugal et qui n'y avait rien trouvé de ce qu'Orry lui avait promis, en termes d'approvisionnement et de magasins. Il s'ensuivit que l'abbé d'Estrées, ambassadeur de France à cette époque, épousa le mécontentement de Puységur, tandis que Madame des Ursins, le roi et la reine, prenaient fait et cause pour leur protégé. Berwick partait donc en ayant la délicate mission de juger la situation et de découvrir la vérité<sup>56</sup>, son principal souci étant de n'entrer dans aucune cabale privée<sup>57</sup>.

Une fois sur place, Berwick observe de façon impartiale la situation et constate la bonne foi des opposants. De fait, Orry avait dit, en présence du roi, que les magasins seraient faits, tandis que Puységur avait compris qu'ils étaient faits. Très logiquement, il concluait qu'Orry aurait eu garde d'avancer une chose si facilement vérifiable contre lui. Le premier contentieux concernant l'affaire des vivres lui semblait donc éclairci. Par la suite, sans méconnaître le caractère parfois dur ou vaniteux du financier français, il sut lui rendre justice pour son activité.

Berwick entreprit ensuite d'éclaircir le litige entre Mme des Ursins<sup>58</sup> et l'abbé d'Estrées. Deux groupes distincts s'étaient bel et bien formés à la Cour, entre le clan de la camarera mayor et celui de l'ambassadeur. Une fois de plus, il jugea les torts égaux entre les partis, dont les animateurs étaient, à son avis, aussi ambitieux et hautains les uns que les autres, au grand préjudice des affaires<sup>59</sup>. Il fit son possible pour se tenir éloigné de ces clans et s'occuper de ce qui lui importait vraiment, à savoir les préparatifs de la campagne, en compagnie du roi dont il avait obtenu les entrées<sup>60</sup>. Il n'en était pas pour autant quitte des affaires de la Cour, car ne pas s'engager revenait à s'aliéner les partis.

L'objectif avoué du duc de Berwick était de mener le roi d'Espagne avec lui au front. À la fois pour l'éloigner de l'atmosphère de cabales propre à la Cour mais aussi pour soutenir le moral de ses troupes. Défèrent avec la reine, il est bien possible qu'il

<sup>56</sup> Berwick, p. 359.

<sup>57</sup> "S'attachant uniquement au succès des affaires, il ne regarda les intérêts particuliers que comme des intérêts particuliers. Il ne pensa ni à Mme des Ursins, ni à Orry, ni à l'abbé d'Estrées, ni au goût de la reine, ni au penchant du roi ; il ne pensa qu'à la monarchie," dans *Eloge* historique de Montesquieu, Berwick, p. 310.

<sup>58</sup> Madame des Ursins connaissait le duc de Berwick depuis le court séjour qu'il avait fait à Rome en 1699. Le duc de Saint-Simon insinue dans ses mémoires, qu'elle aurait cru que le souvenir de cette ancienne amitié le lui rendrait tout dévoué, or il n'en fut rien.

<sup>59</sup> Berwick, p. 360.

<sup>60</sup> SHD, A1 1787, n° 91, Berwick à Chamillart, 18. II. 1704.

se soit cependant attiré son inimitié au moment du renvoi de Mme des Ursins (juin 1704). Il n'y participa pas personnellement. On lui avait prescrit cependant, pendant la campagne du Portugal, de se trouver auprès du roi au moment où l'ordre arriverait de Versailles afin de l'empêcher de s'y opposer<sup>61</sup>. Il ne fut en somme qu'un émissaire, mais cela a peut-être suffi. En cette occasion, Berwick donne un portrait de la jeune reine, que le pouvoir de Versailles a eu souvent tendance à traiter comme une enfant. Or, le général se doutait bien que tout ne se déroulerait pas aisément avec une jeune personne: "d'une vivacité, d'une sensibilité et d'une hauteur infinies"<sup>62</sup>. En son for intérieur, il jugeait aussi qu'on avait mal agi à son égard, car rien ne pouvait paraître plus mortifiant pour elle que de se voir retirer sa confidente et amie. Le militaire avait bien jaugé la petite reine.

Devenu déjà un peu suspect à la Cour madrilène, l'autorité militaire de Berwick est directement remise en cause, par celui-là même qui aurait dû la soutenir, l'ambassadeur de France duc de Gramont. Ce dernier, arrivé en juin 1704, imbu de sa fonction, ne voulut que peu correspondre avec le général, qui s'en plaignit directement à l'intéressé lui-même, avec franchise, mais vainement<sup>63</sup>. Puységur, de son côté, commence aussi à écrire contre son supérieur qu'il traite rien moins que de "visionnaire" quand ce dernier évoque ses craintes pour la frontière d'Estrémadure<sup>64</sup>. Tout cela contribue à créer une ambiance de suspicion insupportable pour le caractère de Berwick. Ce qu'on lui reproche surtout, c'est l'indépendance acquise sur le terrain militaire. En le remplaçant par le maréchal de Tessé, Madrid espérait trouver un individu plus souple. Philippe V écrivit lui-même en ce sens à son grand-père<sup>65</sup>. Or, ce n'était pas la première fois que le roi d'Espagne se trouvait à écrire contre son intime conviction ; il devait avouer à Louis XIV, en février 1706, au moment même où il redemande Berwick, s'être laissé influencer par l'ambassadeur et Puységur<sup>66</sup>.

#### CONFLIT D'AUTORITÉ AVEC L'AMBASSADEUR

En 1706, le pouvoir madrilène qui ne craint guère les contradictions fit tout pour rappeler le duc afin qu'il serve à nouveau sur la frontière du Portugal. Le marquis d'Amelot, ambassadeur de France, se chargea lui-même de demander avec insistan-

<sup>61</sup> SHD, A1 1787, n° 180, Chamillart à Berwick, 18. III. 1704.

<sup>62</sup> Berwick, p. 360.

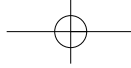
<sup>63</sup> SHD, A1 1786, n° 141, Berwick à Gramont, Salamanque, 1er. IX. 1704 et n° 142, réponse de Gramont au même, du 3. IX. 1704. Dans SHD, A1 1789, n° 36, à Chamillart, 19. IX. 1704, Berwick se plaint que les décisions de Madrid soient prises sans son avis, ni celui de l'intendant de l'armée Le Marié.

<sup>64</sup> Berwick, p. 365.

<sup>65</sup> AECF, Esp., 144, fol. 148, Philippe V à Louis XIV, 5. IX. 1704.

<sup>66</sup> AECF, Esp., 163, fol. 79, Philippe V à Louis XIV, 5. II. 1706.





CATHERINE DESOS-WARNIER

ce le retour de ce général, “aimé et estimé en ce pays-ci”<sup>67</sup>. Berwick revint donc, avec le bâton de maréchal quoiqu’il n’eût pas 36 ans. Chacun en Espagne est soulagé de le voir de nouveau chargé des affaires militaires.

Cependant, dans cette entente se produit rapidement une fissure. Pour assurer le commandement de Berwick, Versailles demanda à Amelot de lui conférer une autorité absolue sur les généraux espagnols dans les provinces de Castille, d’Andalousie, d’Estrémadure, de Galice et de Murcie. Amelot s’inquiète pour sa propre influence. Que deviendra-t-il si le maréchal peut agir sans prendre les avis de Madrid?<sup>68</sup> Apparaissent en cette occasion les premiers conflits entre le pouvoir militaire et le pouvoir civil. À ces dissensions, s’ajoutent bientôt les périls de l’invasion.

C’est l’époque où Berwick recule devant les Portugais. Il donne au gouvernement de Madrid des conseils qui ne sont pas suivis<sup>69</sup>. Amelot, comme Orry, critiquent sa tactique, et ne se rendent pas compte de l’imminence du danger et du manque de moyens de l’armée franco-espagnole<sup>70</sup>. Malgré tous les avis que ce dernier a pu donner longtemps à l’avance, c’est à peine si la reine a pu prévoir sa fuite à Burgos avant l’irruption des ennemis dans la capitale.

En avril 1707, le duc d’Orléans arrive avec un renfort de troupes et Berwick doit passer sous son autorité. Amelot ne peut s’empêcher d’écrire que cela ne semble pas beaucoup plaire au maréchal, soufflant ainsi le vent de la division entre les deux hommes<sup>71</sup>. En réalité, le pouvoir militaire de Berwick reste intact, si ce n’est qu’il laisse son titre de commandant général des royaumes d’Aragon, de Valence et de Catalogne, quand Orléans est présent dans l’une de ces trois provinces. Et il n’y eut jamais d’éclats entre eux mais au contraire, une profonde et véritable amitié<sup>72</sup>.

Amelot qui souhaitait ardemment l’extension rapide des lois de Castille dans les provinces récemment reconquises, s’impatiait de voir les militaires y exercer une autorité particulière. Ils étaient présents partout car, après chaque campagne, Berwick prenait soin de disposer quelques-uns de ses lieutenants dans des points

<sup>67</sup> SHD, A1 1976, n° 96, Amelot à Chamillart, 13. II. 1706. Orry le demande aussi, A1 1976, n° 84-85, 5. II. 1706.

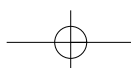
<sup>68</sup> SHD, A1 1976, n° 261, Chamillart à Amelot, 20. IV. 1706 et réponse d’Amelot, A1 1977, n° 12, 8. V. 1706. Chamillart impose cet ordre à l’ambassadeur, A1 1976, n° 52, 22. V. 1706.

<sup>69</sup> “En dépit de mes avis, (la reine et son Conseil) faisaient cent mille choses de leur tête, et d’ordinaire c’étaient des fautes auxquelles j’avais ensuite de la peine à remédier”, dans BERWICK, p. 377.

<sup>70</sup> AECF, Esp., 159, fol. 184, 9. VI. 1706, Amelot critique les projets du général; *ibid.*, fol. 202, 15. VI. 1706.

<sup>71</sup> SHD, A1 2048, n° 243, II. IV. 1707.

<sup>72</sup> Saint-Simon, proche du duc d’Orléans, témoignait de ce que “cette campagne (de 1707) jeta entre eux les fondements d’une estime et d’une amitié qui ne s’est depuis jamais démentie” ; il ajoutait : “M. le duc d’Orléans m’a dit souvent qu’encore que leurs génies se trouvaient souvent opposés à la guerre, Berwick était un des hommes qu’il eût jamais connu avec qui il aimerait mieux la faire : grande louange à mon avis pour tous les deux”, dans SSBL, XIV, 424-425. Quant à Montesquieu, il témoigne “avoir entendu dire au maréchal, que l’origine de la faveur qu’il avait eue auprès de M. le duc d’Orléans, était la campagne de 1707,” dans Berwick, p. 311.



stratégiques. Ainsi, à la fin de la campagne de 1706, il place en Murcie, Hessa (Orihuela) et Asfeld (Yecla) tandis que Joffreville reste vers Molina d'Aragon. Il laisse aussi des troupes entre le Xucar et le Gabriel, et installe un quartier général à Albacette. À la fin de 1707, il agit de même, en laissant Asfeld commandant dans le royaume de Valence, Louvigny à Lerida et Legall à Saragosse pour commander en Aragon.

Amelot décrétait en août 1706 qu'il était difficile de se servir des officiers français, car ceux-ci "ne sont guère propres ordinairement à ce qui s'appelle politique"<sup>73</sup>. En réalité, les militaires se montrent moins durs que ne le voudrait le pouvoir politique, implacable pour les rebelles. Berwick sait d'avance qu'on ne le trouvera pas assez sévère au royaume de Valence, lorsqu'en mai 1707, il assure vouloir gagner par la douceur ce dont il a besoin pour faire vivre l'armée<sup>74</sup>. Le général français a une haute idée de son rôle et ne veut pas entendre parler d'un gouverneur civil, comme il l'explique avec assez de brusquerie à Amelot. On lui doit la nouvelle définition du rôle du capitaine général de province, qui se voit attribuer d'amples pouvoirs politiques et militaires, charge qu'il confie au chevalier d'Asfeld à Valence<sup>75</sup>. Amelot acquiesce à ces changements mais envoie à Berwick des magistrats pour la justice, la police et les finances, qui, assure-t-il, ne lui "disputeront" rien<sup>76</sup>.

Les relations sont donc extrêmement tendues entre les deux hommes. Berwick évoque durement Amelot auprès du duc d'Orléans :

"C'est un homme enflé de lui-même et qui s'imagine être le cardinal Richelieu ; je voudrais qu'il le fut pour le bien du service"<sup>77</sup>.

Pourtant, le but poursuivi par ces deux hommes est le même et vise à l'abolition des fueros, ces privilèges particuliers des royaumes hors la Castille. Seuls, les moyens diffèrent. Berwick est d'avis de "s'en saisir mais ne point dire qu'il fallait les brûler ni les abolir"<sup>78</sup>. Durant l'hiver 1707-1708, le maréchal travaille d'ailleurs, avec succès à

<sup>73</sup> AECF, Esp., 160, fol. 191, Amelot à Louis XIV, 8. VIII. 1706.

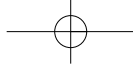
<sup>74</sup> AECF, Esp., 176, fol. 78, Berwick au duc d'Orléans, 11. V. 1707.

<sup>75</sup> Le capitaine général de province allait s'appeler sur les désirs de Berwick: "gobrnador y capitan general del exercito y reino de Valencia, presidente de la Real Audiencia". Il dispose du commandement militaire en Valence et Murcie, de la présidence de la Chancellerie (ou Audiencia) et de la nomination des fonctionnaires. Le maréchal aurait même voulu aller plus loin encore. Ainsi, en 1713, le chevalier de Bourck dans une lettre à Pontchartrain, explique que l'idée de Berwick en 1707 était de diviser le royaume en gouvernements militaires moins limités selon lui que les corregimientos (AN, B7 20, fol. 208 v°, 20. XI. 1713). En réalité, les territoires soumis à la politique de la Nueva Planta vont progressivement être organisés en corregimientos selon le modèle castillan.

<sup>76</sup> AECF, Esp., 176, fol. 103, Berwick à Amelot, 21.V.1707 et réponse d'Amelot, *ibid.*, fol. 149, 28.V.1707.

<sup>77</sup> AECF, Esp., 177, fol. 77, 20. VIII. 1707.

<sup>78</sup> AECF, Esp., 176, fol. 103, à Amelot, 21.V.1707.



CATHERINE DESOS-WARNIER

ce projet dans les provinces reconquises dont il est nommé commandant en chef par Philippe V<sup>79</sup>. Il est particulièrement présent en Valence avec le chevalier d'Asfeld, le chevalier de Bourck et D. Melchor de Macanaz. Il y est un peu contraint car il aurait préféré pouvoir réintégrer ses foyers, ce dont Amelot s'était aussitôt plaint, avec véhémence<sup>80</sup>.

“Si chacun regardait ses convenances, j’aurais aussi besoin qu’un autre de demander au roi un congé de quelques mois. M. le Maréchal de Berwick peut bien attendre jusqu’à la paix à aller jouir dans sa famille de la gloire qu’il s’est acquise. Il a le commandement général des royaumes d’Aragon, Valence, et de Catalogne, où il y a mille choses à régler et il y trouvera cet hiver de quoi s’occuper. Il me semble aussi que SMC luy a marqué assez de reconnaissance pour qu’il prenne soin des provinces qu’elle lui confie”.

Mais, en février 1708, l’ambassadeur change de discours en voyant les résultats sur le terrain:

“Les royaumes de Valence et d’Aragon avaient besoin de la présence d’un chef d’une autorité supérieure pour y rétablir le bon ordre, et y donner des règles aux différentes parties du gouvernement. C’est aussi par ce motif que le roi d’Espagne a désiré, avec tant d’empressement que M. le maréchal de Berwick y donnât ses soins pendant le quartier d’hiver, sans compter tout ce qui regarde la discipline des troupes”<sup>81</sup>.

En réalité, les points de frictions ont été trop nombreux pour rendre sereins les rapports de Berwick et de la Cour. C’est avec soulagement qu’il apprend son rappel en France, sachant qu’il ne pouvait rester en Espagne sans y souffrir “dégoût et chagrin”<sup>82</sup>.

Son départ en mars 1708, à l’insu du roi d’Espagne, ainsi que nous le mentionnons plus haut, laissa semble-t-il un souvenir mitigé au personnel politique madrilène. Cependant, c’est lui que le roi d’Espagne redemande pour mener le siège de Barcelone, en 1714<sup>83</sup> et, selon un témoin madrilène, à la plus grande joie des

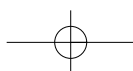
<sup>79</sup> AECP, Esp., 174, fol. 210, Philippe V à Louis XIV, 26. XII. 1707.

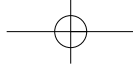
<sup>80</sup> SHD, A1 2050, n° 272, Amelot à Chamillart, 2. XII. 1707.

<sup>81</sup> SHD, A1 2104, n° 64, 20. II.1708 (double, AECP, Esp., 178, fol. 176).

<sup>82</sup> Rohan-Chabot, p. 183.

<sup>83</sup> Saint-Simon avance que Madame des Ursins aurait préféré revoir plutôt “le flexible et courtisan Tessé” (SSBL, XXIV, 209-211). Berwick, conscient de cela, prépare le terrain diplomatique avant son départ pour s’assurer de l’agrément de la camarera mayor de feu Marie-Louise de Savoie (SSBL, XXIV 209-211, Berwick à Torcy, 9. III. 1714), tandis que Madame de Maintenon, depuis Versailles, se sent obligée d’écrire en faveur de ce général à son ombrageuse amie de Madrid (Bossange, III, p. 41, 19. III. 1714). Le siège, si important, de la capitale catalane, reste encore soumis aux faveurs de la Cour, démontrant une fois de plus, l’imbrication totale des affaires militaires et politiques.





Espagnols<sup>84</sup>. L'affaire est achevée en septembre 1714. Ainsi qu'il l'avait fait quelques années auparavant pour les autres provinces, Berwick mit en place une nouvelle administration dans la ville cassant par décret la Députation, le Bras Militaire et le Corps de la Ville et les remplaçant par une junte constituée de magistrats pour juger en dernier ressort au civil et au criminel. Il nomma quinze personnes à la fidélité connue pour tenir ces postes. Patiño (futur marquis de Castelar), intendant général de la Province, en faisait partie. Il choisit ensuite seize personnes pour leur confier la Police et la Régie des revenus de la ville<sup>85</sup>. Il désarma la population et fit des exemples sévères de châtiments<sup>86</sup>. Enfin, pour moraliser la vie publique, il fit publier des défenses rigoureuses pour les Espagnols et les Catalans de s'insulter les uns les autres. Une fois tout cela mis en place, il laissa le commandement au prince de Tserclaes et, avant de rentrer en France, passa par Madrid où on le reçut magnifiquement, ce qui mit ainsi un terme glorieux à son activité en Espagne. Pour son troisième séjour, il repartait avec les honneurs et la reconnaissance sincère de la Cour.

Malgré tous ses soins à se tenir éloigné de la Cour madrilène, il ne lui était guère possible de se soustraire à son influence, à moins de demeurer dans les Provinces. Mais même là, les cabales et les rivalités l'atteignirent plus d'une fois. Cela ne l'empêcha pas de se montrer un agent efficace du premier Bourbon d'Espagne, dans les royaumes de Valence, d'Aragon et de Catalogne. Il en ressort aussi une véritable connaissance de la complexité espagnole. Il semblerait que Berwick ait été touché par bien des aspects de ce pays.

## BERWICK, L'ESPAGNE ET LES ESPAGNOLS

### SA VISION DE L'ESPAGNE

Ici où là dans ses Mémoires, il échappe parfois au duc de Berwick des commentaires qui révèlent son opinion sur un pays qui lui était encore totalement étranger en 1704.

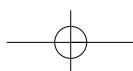
Son œil de militaire s'est particulièrement attaché aux officiers espagnols qu'il côtoyait. Leur compétence lui semble très moyenne. Tserclaes est qualifié de "timide" (pour ne pas dire lâche?)<sup>87</sup>. Aussi les consulte-t-il rarement, se fiant bien peu "au

<sup>84</sup> AN, B7 22, fol. 26, Partyet à Pontchartrain, 23. III. 1714.

<sup>85</sup> Sur l'identité de ces nouveaux administrateurs, cf. T. Amaulry, p. 307 et sv.

<sup>86</sup> Une quinzaine de chefs rebelles furent emprisonnés à vie au château d'Alicante tandis que 29 prêtres et 23 réguliers furent envoyés à Gênes, avec défense de revenir en Espagne, (décret du 2 octobre 1714). Ibid. p. 326-327.

<sup>87</sup> Berwick, p. 361.



savoir de ces généraux”, ce qui suscite contre lui de vigoureuses plaintes de leur part<sup>88</sup>. Il eut du mal aussi à s’en faire obéir, lors de sa première campagne de 1704; en effet, il n’avait alors qu’un titre de capitaine général égal à celui des autres capitaines généraux espagnols. Signalons que, malgré son nouveau grade de maréchal de France en 1706, le duc d’Hijar en Galice et le marquis de Villadarias en Andalousie entendent conduire leurs troupes à leur fantaisie, au préjudice de la nécessaire union des forces militaires<sup>89</sup>.

En revanche, il sait reconnaître le courage et les capacités, par exemple chez Francesco Ronquillo, capitaine général des armées puis gouverneur du Conseil de Castille, chez le marquis de Bay, directeur général de la cavalerie, chez le comte d’Aguilar, colonel du régiment des gardes ou chez le comte de Las Torres commissaire général des troupes et capitaine général de Murcie en 1706. Il estime le marquis de Velasco, vice-roi de Catalogne en 1705, sujet fidèle “mais homme de peu de courage”<sup>90</sup>. Il apprécie la valeur de D. Gaetano, maréchal de camp, à qui il confie la conduite des troupes après la campagne portugaise tandis qu’il égratigne Domingo Canal, autre maréchal de camp qui, indifférent aux ordres donnés, mène pâître tranquillement sa cavalerie alors que le reste de l’armée l’attend en renfort. Il cite plus d’une fois, pour en faire l’éloge, D. Juan de Zereceda, colonel de cavalerie, “meilleur partisan en Europe”, qu’il consultait en tout<sup>91</sup>. D. Joseph Amezaga, qui s’illustra à Almansa avec deux escadrons de cavalerie, lui semble aussi un homme de valeur. Mais le gouverneur d’Alcantara, D. Gasco, fait l’objet d’un paragraphe très dur car il se rendit sans aucune résistance alors qu’il avait à charge de gagner le plus de jours possible contre les ennemis<sup>92</sup>. Il est certain que l’attention portée par Berwick à certains militaires les aida à faire carrière dans l’armée, comme le prouve le cas de Balthazar Patiño fournisseur de vivres aux armées, à qui il s’adressait de préférence aux intendants français<sup>93</sup>. Aussi, son second départ brutal en 1708, aux dires mêmes des contemporains, chagrina bon nombre d’entre eux qui comptaient sur lui pour leur avancement<sup>94</sup>.

<sup>88</sup> Ibid., p. 374 et SHD, A1 1788, n° 201, I. VIII. 1704, à Chamillart : Berwick reconnaît s’être montré discret avec les officiers espagnols, n’avoir jamais tenu de conseil de guerre, où rien ne pouvait rester secret. Cependant, il aime à s’entretenir avec ceux en qui il a confiance, tels Aguilar ou Bay.

<sup>89</sup> “Cette quantité de généraux indépendants dans l’étendue d’une même frontière était pernicieuse : chacun voulait avoir une armée, et aucun ne pouvait seul en avoir une assez considérable pour s’opposer aux entreprises d’un ennemi qui réunissait ensemble toutes ses forces”, Berwick, p. 374.

<sup>90</sup> Ibid., p. 370.

<sup>91</sup> Ibid., p. 388.

<sup>92</sup> Ibid., p. 374-375.

<sup>93</sup> SHD, A1 2048, n° 116, 7. II. 1707, le commissaire Dudoyer se plaint à Chamillart de ce que Berwick ait donné à “Patignau” (sic), le titre d’intendant général de l’armée. Ibid., A1 2049, n° 251-253, l’intendant français Meliand se plaint lui aussi de l’influence de Patiño, 8. VIII. 1707.

<sup>94</sup> SHD, A1 2104, n° 75, Bourck à Chamillart, 4. III. 1708, les officiers espagnols, “disent qu’il (Berwick)

Il est aussi le témoin admiratif du courage des peuples favorables au premier Bourbon. Il évoque la Castille en 1706, comme “une nation qui venait de lui (à Philippe V) donner des preuves si éclatantes de son attachement pour sa personne et à la fidélité de laquelle il était uniquement redevable de la conservation de sa couronne”<sup>95</sup>. Il se souvient des peuples castillan et andalou qui soutinrent l’action des troupes franco-espagnoles, durant les pénibles débuts de la campagne de 1706, par des actions de guérilla et en interceptant les courriers ennemis. Il n’oublie pas non plus les habitants de la Manche qui se rendirent maîtres de passages sur le Tage pour empêcher que les ennemis ne vinsent jusqu’à eux<sup>96</sup>. Tout cela contribua de manière décisive à miner le moral des envahisseurs.

Il note parfois quelques impressions sur des villes, comme Elche, “une des plus jolies et des plus riches qu’il y eût en Espagne”; Carthagène, “ville considérable par le nombre des habitants, par sa richesse et la beauté de son port” ; ou regrette le pillage d’Orihuela, dû à la fanatique résistance de ses habitants. Berwick remarque, bien des fois, l’ardeur passionnelle avec laquelle certaines villes se défendent contre lui, alors même que la cause est perdue. Sur le territoire portugais, il note que des châteaux fortifiés se rendent en deux ou trois jours alors que certaines villes, bourgs et autres “lieux ouverts” se défendent jusqu’à la dernière extrémité et se retrouvent saccagés sans pitié<sup>97</sup>. Plus d’une fois, il souligne l’obstination des moines qui exacerbe l’opposition des populations. Ainsi à Orihuela en 1706, la ville résista sans aide étrangère, sans même de fortifications, uniquement animée par les religieux. Xativa, en 1707, se défendit avec “une bravoure et une fermeté inouïe” et nombre d’habitants, “surtout des moines” furent tués<sup>98</sup>. Barcelone résista de même et il bannira 23 de ces moines hors de la Péninsule après la prise de la ville<sup>99</sup>.

Il mentionne quelques étrangetés et, notamment, la persistance de pratiques superstitieuses. Ainsi, lors du siège de Saragosse, le commandant de la place parvint à galvaniser la population en lui faisant croire que l’armée qui les assiégeait n’était qu’un fantôme! On vit alors le clergé en procession sur le rempart, exorciser ces “prétendus spectres” amassés sous leurs murailles. Ils ne revinrent de leur erreur qu’à la suite d’une charge vigoureuse aux portes de la ville menée par les hussards du duc d’Orléans<sup>100</sup>.

---

connaissait bien le pays et qu’ayant été témoin de la conduite des officiers dans les opérations de guerre, et dans le temps délicat de la confusion, il était plus propre que tout autre à discerner le bon dans le mauvais”.

<sup>95</sup> Berwick, p. 378.

<sup>96</sup> Ibid., p. 379.

<sup>97</sup> Ibid., p. 361.

<sup>98</sup> Ibid., p. 384 et 391.

<sup>99</sup> Cf. n. 86.

<sup>100</sup> Berwick, p. 390.

Sa vision de la situation catalane est intéressante car elle se démarque totalement de celle du gouvernement de Madrid<sup>101</sup>. Le duc de Berwick, profitant de son expérience passée, s'engagea dans cette nouvelle aventure en 1714, en ayant bien l'intention de suivre ce que son instinct lui dictait, plutôt que la politique officielle menée contre les rebelles, qu'il jugeait trop dure<sup>102</sup>:

“Je ne fus nullement surpris de ces sentiments de la Cour de Madrid; car, depuis l'avènement du roi Philippe V à la couronne, elle avait toujours suivi des maximes de hauteur, et par-là s'était souvent trouvée à deux doigts du précipice, par les mécontentements que cela causait; jamais les ministres ne parlaient que de la grandeur de ce monarque, de la justice de sa cause et de l'indignité de ceux qui osaient l'attaquer. Tous ceux qui s'étaient révoltés devaient être passés au fil de l'épée; tous ceux qui ne prenaient pas parti contre son compétiteur devaient être traités en ennemis; et ceux qui l'assistaient n'étaient censés que d'avoir fait leur devoir, sans que SMC leur en dût tenir le moindre compte. Si les ministres et les généraux d'Espagne avaient tenu un langage plus modéré, ainsi qu'il semblait que la prudence le demandât, Barcelone aurait capitulé d'abord après le départ des Impériaux; mais comme Madrid et le duc de Popoli ne parlaient que de sac et de corde, les peuples devinrent furieux et désespérés”.

Prenant le contre-pied de ce qu'avait jusque là pratiqué le duc de Popoli dans sa préparation du siège, Berwick fit ce qui lui semblait le plus juste selon les lois de la guerre. Le résultat fut qu'il préserva Barcelone d'un pillage complet permettant ainsi au roi d'Espagne de récupérer une ville riche et prospère.

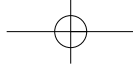
#### UNE IMPLANTATION ESPAGNOLE?

Les trois séjours de Berwick n'avaient pas été totalement sans honneurs pour lui. Au contraire, le roi d'Espagne lui en accorda de nombreux. À commencer par le collier de la Toison d'Or en 1704. En réalité, le don effectif ne se fera qu'en 1714, ainsi que l'atteste un reçu en date de Saint-Germain-en-Laye, du 7 juin de cette année-là<sup>103</sup>.

<sup>101</sup> Dès l'année 1705, il signalait à Chamillart l'agitation de la Catalogne et développait des projets de secours dans cette province, *ibid.*, p. 369.

<sup>102</sup> Madrid lui avait donné comme instructions de ne pas leur promettre la vie sauve en cas de capitulation et de les réduire à discrétion en cas qu'ils aient commencé à user de leurs batteries, *ibid.*, p. 424. Aux AHN, Estado, leg. 2733, se trouvent plusieurs lettres de Berwick à Philippe V avant et pendant le siège. Dans celle du 30 juin 1714, il l'appelle nettement à user de clémence à l'égard des rebelles.

<sup>103</sup> Alba, p. 42 et planche IX, fac-similé de la réception de la Toison d'Or en 1714. Voir le tableau d'ingres (Jean-Auguste Dominique), Philippe V remettant l'ordre de la Toison d'Or au duc de Berwick, 1818.



Après Almansa, Berwick fut honoré des titres de duc de Liria et Xerica<sup>104</sup>. De manière exceptionnelle, il eut l'autorisation de se démettre de sa dignité de Grand d'Espagne au profit de n'importe lequel de ses enfants, la faculté de changer de choix au cours de sa vie et encore au moment de son testament, "toutes grâces inouïes, et proportionnées à l'importance de la victoire d'Almansa"<sup>105</sup>. Berwick porta son choix sur son fils aîné, lord Tynemouth (1696-1738), pour occuper ses terres<sup>106</sup>. En tant que duc et pair de France, Berwick avait les mêmes rangs, honneurs et prérogatives en Espagne que les Grands. Il possédait en conséquence le droit et l'usage de se trouver partout avec eux.

Après la prise de Barcelone, lord Tynemouth fut à son tour gratifié de la Toison d'Or; lord Lucan, fils de la première épouse de Berwick, obtint un régiment des Gardes espagnoles et le maréchal une pension de 100.000 livres et, en présent, une épée à poignée incrustée de diamants qui avait appartenu au père de Philippe V, le duc de Bourgogne<sup>107</sup>.

Il désirait que l'implantation de son fils aîné en Espagne soit la plus complète possible. Il se réjouit de son mariage avec Catalina Ventura Colon de Portugal, riche héritière et sœur du duc de Veragua. Bien des fois, il l'engage à devenir espagnol de cœur et d'esprit. Une partie de leur correspondance s'effectue en castillan, et Berwick le félicite des progrès réalisés en cette langue<sup>108</sup>. Il lui recommande aussi de côtoyer les Espagnols de la Cour de préférence aux étrangers<sup>109</sup>. Il l'incite encore à prendre du service dans la Chambre du Roi, ce qui lui permettrait d'être journellement en présence du souverain<sup>110</sup>. En 1724, il ne l'encourage guère à suivre la jeune veuve de

<sup>104</sup> Le titre de grandesse se trouve aux AHN, Consejos, leg. 18376, n° 92, "Merced al duque de Berwick de las villas de Liria y Jerica con titulo de Duque y Grandeza de España de primera clase"; texte complet dans Alaba, p. 298-313. Liria est au nord-ouest de Valence. Ces duchés de Liria et Xerica formaient l'ancien apanage des infants d'Aragon. Berwick recevait en même temps du roi de France, le gouvernement du Limousin tandis que la terre de Warty, dans le nord de la France, est érigée en duché du nom de Fitz-James, SSBL, XV, 289 et XI, 214.

<sup>105</sup> SSBL, IX, 175-177. Saint-Simon, ajoute que Philippe V fit en cela une exception à la règle de la grandesse, que nul autre roi avant lui n'avait enfreinte. Il revient sur cette Grandesse au tome XIV, 434-435. Normalement, le père et le fils ne peuvent être Grands tous les deux à la fois et ce titre passe toujours à l'aîné et non pas à l'enfant du choix du père.

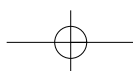
<sup>106</sup> Titre de cession, dans AHN, Consejos, lib. 620, 6. XI. 1716.

<sup>107</sup> Rohan-Chabot, p. 264.

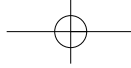
<sup>108</sup> Berwick au duc de Liria, Bordeaux, 28. IX. 1716 : "He recibido tus dos cartas del 16..., y por la escrita en castellano veo que ya dominas ese idioma", Alba, p. 141.

<sup>109</sup> Berwick au duc de Liria, Bordeaux, 29. VIII. 1716, dans Alba, p. 120: "No necesito recomendarte que seas muy amable con los españoles, procurando granjearte su afecto y evitando el demasiado trato con extranjeros. Vas a hacerte español, y consiguiente, debes estar siempre de su parte".

<sup>110</sup> Berwick au duc de Liria, Bordeaux, 19. IX. 1716, dans Alba, p. 124: "Eres joven y debes ocuparte en hacer tu corte y demostrar tu celo y afecto. Para esto no hay mejor camino que servir en la Cámara, lo que te proporcionará ocasiones para lo que deseas".







CATHERINE DESOS-WARNIER

Louis Ier qui s'en retourne en France, lui rappelant, en cette occasion, que ses biens sont désormais dans la Péninsule, que son épouse est l'héritière des Veragua et que tout cela l'attache à jamais à ce royaume<sup>111</sup>.

Pour lui-même, cependant, jamais il n'a envisagé de s'installer en Espagne. Pourtant, en 1714, au nom de Philippe V, Jean Orry proposa au maréchal un titre de commandant général des armées et la charge de Régent ou Vicaire général de la couronne d'Aragon. Malgré l'insistance du financier français, Berwick refusa nettement cette proposition, qui aurait pourtant consolidé une fortune matérielle bien délicate. Ce refus ne pouvait s'expliquer que par la fidélité qu'il vouait au monarque français depuis sa naturalisation. À l'occasion de la mort de Louis XIV, il en dresse un panégyrique qui montre combien il s'estimait personnellement lié à ce roi dont il disait que "depuis la monarchie, vous ne trouverez pas de roi plus humain"<sup>112</sup>. De plus, comme il l'avoue dans ses Mémoires, tout établissement en Espagne lui semblait bien incertain et "sujet continuellement aux caprices d'une Cour de tout temps orageuse"<sup>113</sup>.

Cependant, s'il ne concevait pas d'abandonner sa fidélité à la France, il ne pensait pas devoir un jour porter les armes contre une monarchie qu'il avait puissamment contribué à affermir.

#### LE DEVOIR D'ÉTAT CONTRE L'ESPAGNE

La loyauté est une qualité qui n'a jamais fait défaut au duc de Berwick. Aussi peut-on supposer que le dilemme dût être terrible pour lui au moment d'accepter le commandement des armées françaises en 1719 contre l'Espagne. Ce débat, qui sans doute a occupé son âme, est entièrement dominé par son sens profond du devoir. Ce qui, pour d'autres, aurait semblé insoluble, est tranché avec netteté par Berwick à la lumière de sa conscience chrétienne<sup>114</sup>. Il s'y est sans doute préparé des mois plus tôt. Dès 1717, il refusait à son fils des officiers français, pour contribuer à l'entraînement de son régiment lui disant:

"...je ne peux ni ne veux vous aider tant que nos intérêts ne seront pas unis.  
Je ne vous parle pas maintenant en père mais en Français attaché à son devoir"<sup>115</sup>.

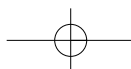
<sup>111</sup> Berwick au duc de Liria, Versailles, 1er. I. 1725, dans Alba, p. 196.

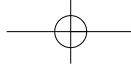
<sup>112</sup> Berwick, p. 435.

<sup>113</sup> Berwick, p. 424 et Alba, p. 79.

<sup>114</sup> Berwick au duc de Liria, 5. IX. 1723, dans Alba, p. 183: "...la buena conciencia y la conducta franca, prevaleceran al fin. Entretanto, debemos estar tranquilos, cumplir con nuestro deber para con el Rey y la nacion y lo demás vendrá cuando Dios quiera".

<sup>115</sup> Berwick au duc de Liria, 17. X. 1717, dans Alba, p. 153.





Aussi ne pourra-t-il jamais réellement comprendre ceux qui lui en voudront. Il fit preuve d'une grande maîtrise de lui-même pour ainsi reléguer au second plan tout sentiment. Aucune émotion ne transparaît dans ses lettres de cette époque. Seul se dégage le sens du devoir d'Etat<sup>116</sup>. Et puis, il était Français et devait, en cela, suivre les ordres de son maître<sup>117</sup>.

Cette discipline qu'il s'impose à lui-même, il la demande aussi à son fils, dans cette lettre demeurée célèbre où une fois de plus, le devoir l'emporte même sur les liens familiaux, élevant ainsi Berwick au rang d'un véritable héros cornélien<sup>118</sup>:

“Sabe Dios cómo quedarán las cosas entre Francia y España, pero, acuérdate siempre de que yo soy francés y tu español. Yo cumpliré mi deber como corresponde a un súbdito leal y celoso de los intereses de su Soberano, sin mirar otra cosa que mi obligación hacia el Rey. Tú debes hacer lo mismo con tu Rey y en ningún caso nada contrario”<sup>119</sup>.

Ce que lui dicte son devoir est d'ailleurs facilité par le fait qu'il estime que le Régent a tout fait pour éviter la guerre<sup>120</sup>. Dans les faits, il voulut convaincre l'Espagne que la France comptait agir sérieusement contre elle, “sans nul égard pour la liaison du sang”. C'est dans cet esprit qu'il mit le siège devant Fontarabie puis Saint-Sébastien, qui capitulèrent respectivement le 12 juin et le 19 août. Ces manœuvres furent suffisantes pour contraindre Philippe à la paix, mais le roi d'Espagne garda une rancune tenace envers Berwick.

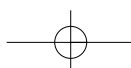
<sup>116</sup> Saint-Simon signale dans ses mémoires que les contemporains se sont montrés étonnés que Berwick ait accepté cet emploi “pour lequel il n'était pas l'unique”. Au même moment, Asfeld se montrait plus délicat et préférerait rester sur Bordeaux pour amasser et voiturier ce qui serait nécessaire à l'armée plutôt que de combattre en Espagne (SSBL, XXXV, 322-323).

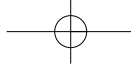
<sup>117</sup> Montesquieu veut le justifier ainsi: “...on ne veut pas se mettre dans l'esprit qu'il était Français. Devenu Français du consentement de ses premiers maîtres, il suivit les ordres de Louis XIV, et ensuite ceux du régent de France. Il fallut faire taire son cœur et suivre les grands principes: il vit qu'il n'était plus à lui; il vit qu'il n'était plus question de se déterminer sur ce qui était le bien convenable, mais sur ce qui était le bien nécessaire; il sut qu'il serait jugé, il méprisa les jugements injustes”, *Eloge historique de Montesquieu*, dans *Berwick*, p. 313.

<sup>118</sup> Même aux yeux de ses contemporains, Berwick a quelque chose de la grandeur tragique des Grecs ou des Romains. Montesquieu disait de lui: “J'ai vu de loin dans les livres de Plutarque, ce qu'étaient les Grands Hommes: j'ai vu en lui de plus près ce qu'ils sont (...) Les anciens qui ont traité des devoirs ne trouvent pas que la grande difficulté soit de les connaître, mais de choisir entre deux devoirs. Il suivit le devoir le plus fort, comme le destin”, dans *ibid.*, p. 313-314. L'abbé Hooke, continuateur des *Mémoires*, en juge ainsi: “On ne connaît point de moderne qui puisse, mieux que le maréchal de Berwick, rappeler les grands hommes de l'antiquité, particulièrement les Grecs”, dans *ibid.*, p. 465.

<sup>119</sup> Berwick au duc de Liria, Paris, 8. XI. 1718, dans *Alba*, p. 166. Il renouvelle cette recommandation le 12. XI. 1718 (p. 163), le 28. XI. 1718 (p. 167): “Pero, suceda lo que suceda, acuérdate de lo que te he dicho muchas veces. Tu eres español y obligado por honor y conciencia a permanecer fiel al Rey de España, haciendo lo posible por cumplir con tu deber sin consideraciones humanas”.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 169.





CATHERINE DESOS-WARNIER

Celui-ci croyait encore pouvoir rentrer en grâce auprès du Roi Catholique au moment de l'ambassade du duc de Saint-Simon en 1721<sup>121</sup>. Il semblerait que le cardinal Dubois, alors principal ministre du Régent, ait désiré envoyer Berwick comme ambassadeur à Madrid. Saint-Simon avait pour instruction de tâcher d'obtenir l'agrément de Philippe V. Il raconte de façon prolixe ses démarches, commençant par évoquer la question avec Grimaldo. Celui-ci, éludant l'affaire, Saint-Simon se tourna vers le P. Daubenton. Par prudence, le confesseur refusa à son tour d'œuvrer en faveur de cette cause. En réalité, chacun à la Cour sait que le roi ne pardonnera jamais à Berwick d'avoir conduit contre lui l'armée française. Cependant, pour s'acquitter de ses ordres, Saint-Simon demanda une audience au roi et, vaillamment, exposa le souhait de faire rentrer le duc de Berwick dans ses bonnes grâces. La suite ne se fit pas attendre :

“À ce nom, le roi rougit, m'interrompit et me dit d'un air allumé et d'un ton ferme: “Monsieur, Dieu veut qu'on pardonne ; mais il ne faut pas m'en demander davantage”<sup>122</sup>.

L'audience s'acheva ainsi, et il ne fut plus jamais question d'un retour de Berwick en Espagne. Son fils, le duc de Liria, renonça même à parler de son père.

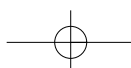
En 1725 encore, on l'accusait depuis Madrid d'avoir trempé dans le renvoi de l'Infante, la petite fiancée de Louis XV, ce dont se défend Berwick auprès de son fils<sup>123</sup>. Lui-même ne se préoccupe plus que de très loin des affaires espagnoles<sup>124</sup>. Mais les piques susceptibles d'atteindre le maréchal sont nombreuses. Ainsi, on convient généralement du fait que Philippe V a refusé au duc et à la duchesse de Liria, d'accompagner la veuve de Louis Ier en France comme mayordomo mayor et camarera mayor de sa maison pour mortifier tout exprès le duc de Berwick. Il ignorait que ce dernier avait incité son fils à négliger ce poste qui n'apparaissait pas comme une pro-

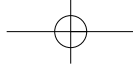
<sup>121</sup> Berwick au duc de Liria, Montauban, 23. IV. 1722, dans Alba, p. 177, “Creo que inmediatamente después de la llegada del duque de Saint-Simon se tomará un acuerdo, y si mi presencia en España pudiera ser útil a las dos Coronas, aceptaré el encargo, porque no hay quien sea más fiel a su amo ni más adicto al Rey de España, cuya bondad contigo me ha conmovido profundamente”.

<sup>122</sup> SSBL, XL, 99. En 1723, le cardinal Dubois entreprit à nouveau le P. Daubenton sur un possible envoi de Berwick en Espagne. Le confesseur répondit que Philippe ne donnerait jamais son agrément et que mieux valait ne plus y penser, SSBL, XLI, 145. Voir aussi, AÉCP, Esp., 329, fol. 63 et 204.

<sup>123</sup> Berwick au duc de Liria, Paris, 3. IV. 1725, dans Alba, p. 101, “Je vois, mon très cher fils, avec la plus grande surprise du monde par votre dernière lettre, que l'on veut en Espagne, me rendre responsable des résolutions que l'on prend en France. (...) Je vous assure que je n'ay pas été consulté quand on a fait venir l'Infante et encore moins quand on a résolu de la renvoyer”.

<sup>124</sup> Il n'envoie plus que des lettres de circonstance pour des naissances, (AHN, Estado, leg. 2733, 16 août 1727) ou des vœux de bonne année (ibid., leg. 3977, cahier 4, 9 janvier 1715 et leg. 4837).





motion. Néanmoins, le maréchal est peiné lorsqu'il apprend l'attitude de Philippe à son égard et regrette qu'il y ait à Madrid "muchos que han tratado de malquitarne con él"<sup>125</sup>.

Le chemin de la Péninsule lui est désormais barré. Il revient une dernière fois, en 1725, dans une lettre à son fils, sur les événements de 1719:

"Si en 1719 j'ai eu le malheur de me trouver opposé aux armes de SMC, il faut plutôt me plaindre que me blâmer, d'autant que les sentiments de reconnaissance doivent toujours céder au devoir de l'obéissance qu'un sujet doit à son roi, et quelque attaché que je fusse au Roy Catholique, je ne pouvais sous (?) crime refuser mes services aux ordres de mon maître. J'ose même dire que tout autre aurait peut-être fait plus de mal à l'Espagne"<sup>126</sup>.

Paradoxalement, il est sans doute le seul Français de cette époque, à avoir fait souche durablement dans la Péninsule. Les ducs de Liria se retrouvent jusque dans notre siècle comme une des plus grandes familles d'Espagne<sup>127</sup>.

\* \* \*

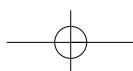
En s'attardant, ainsi que nous l'avons fait, sur les séjours du duc de Berwick en Espagne, nous avons observé en lui, en l'espace d'une quinzaine d'années, une évolution personnelle, une maturité politique et militaire et un enrichissement de connaissances sur ce pays, pourtant si étranger à son caractère. Passée la surprise de la découverte en 1704, on sent qu'il s'insère avec aisance dans son nouveau poste, servant dans des régions aux conditions naturelles pourtant bien difficiles pour une armée. Il s'attache à ces contrées, à ces peuples si courageux avec lesquels il a vécu des mois entiers, délaissant une Cour qui lui était souvent contraire. Il n'aura de cesse de faire aimer ce pays à son fils, tout en attirant son attention sur ses faiblesses. En observateur impartial, il les connaît tout aussi bien que ses qualités.

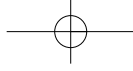
Il a toujours agi par goût du devoir et sans doute aussi par volonté d'ascension sociale. courtisan loyal, il attend des récompenses royales, qui ne font pas défaut aux fidèles serviteurs des monarques. Elles arrivent sous la forme de sa naturalisation, d'un commandement en chef, d'un grade de maréchal, mais aussi avec des honneurs

<sup>125</sup> Berwick au duc de Liria, Versailles, 18. II. 1725, dans Alba, p. 197.

<sup>126</sup> Berwick au duc de Liria, Paris, 4. IV. 1725, dans Alba, p. 201.

<sup>127</sup> Outre son fils qui occupa des charges à la Cour et comme ambassadeur à l'étranger, les archives du Palais Royal de Madrid conservent la trace de plusieurs descendants ayant eu des charges à la Cour. Pour voir un arbre généalogique complet de la famille issue du maréchal de Berwick, cf. J. PAZ ESPESO.





CATHERINE DESOS-WARNIER

en titres, en terres ou en gouvernements en France et en Espagne. Comme pour bien d'autres Français de cette époque, le séjour espagnol est une étape essentielle dans son cursus honorum. Cependant, contrairement à d'autres chefs étrangers (irlandais, italiens ou flamands), le militaire français ne cherche pas à s'installer dans la Péninsule. Il récuse cette proposition en 1714, car, quand on sert le plus grand roi d'Europe, on ne considère l'Espagne que comme un tremplin vers de meilleures charges. On sent pourtant à travers sa correspondance que dans les années 1720, durant lesquelles on le tenait un peu éloigné du pouvoir politique à Paris, il aurait aimé prolonger sa parenthèse espagnole par un poste d'ambassadeur à Madrid.

Mais Philippe ne l'entend pas ainsi, et conserve une rancune tenace. Les hauts faits militaires du début du règne ne comptent plus en comparaison de la "trahison" de 1719. Un caractère aussi droit et strict que celui du duc de Berwick ne pouvait espérer une reconnaissance générale. Néanmoins, les Espagnols ne l'ont pas oublié et le marquis de San Felipe, au XVIII<sup>e</sup> siècle lui assurait une gloire posthume dans ses Mémoires, en le qualifiant d'"homme de valor, prudente y experimentado"<sup>128</sup>.

## SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

### SOURCES MANUSCRITES

Archives du Ministère des Affaires Etrangères (Paris). Fonds Correspondance Politique, Espagne (citées AECP, Esp.)

Archives du Service Historique de la Défense (Vincennes). En particulier A1 1786 à 1789 (campagne de 1704), 1976-1977 (campagne de 1706), 2048 à 2050 (campagne de 1707), 2561 à 2563 (campagne de 1719). (citées, SHD).

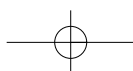
Archivo Historico Nacional de Madrid. (cité AHN).

### SOURCES IMPRIMÉES

Amaulry (Thomas) (éd.), *Histoire de la dernière révolte des Catalans et du siège de Barcelone, dédiée à Monseigneur le Maréchal duc de Berwick*, Lyon, 1714, p. 355.

Berwick (Jacques Fitz-James, duc de), *Mémoires du maréchal de Berwick, écrits par lui-même; avec une suite abrégée depuis 1716 jusqu'à sa mort en 1734; précédés d'une ébauche d'éloge historique par le Président de Montesquieu, et de son portrait par milord*

<sup>128</sup> San Felipe, p. 54.



*Bolingbroke*, publiés par Michaud et Poujoulat, 3ème série, t. 8, Paris, 1839. (cité Berwick).

Maintenon (Françoise d'Aubigné, marquise de), *Lettres inédites de Mme de Maintenon et de Mme la Princesse des Ursins*, Paris: Bossange frères, 1826, 4 vol.

Pinard (François-Joseph-Guillaume), *Chronologie historique militaire*, Paris, chez Claude Hérissant, 1760-1778, t. III, pp. 170-180.

Saint-Simon (Louis de Rouvroy duc de), *Mémoires*, Edition Les grands écrivains de la France, publié par A. de Boislisle, avec la collaboration de L. Lecestre et de J. de Boislisle, Paris, 1879-1930, 42 vol. (cité SSBL).

San-Felipe (Vicente Bacallar y Sanna, marquis de), *Comentarios de la guerra de España e historia de su rey Phelipe V el Animoso, desde el principio de su reinado hasta la paz general del año 1725*, Gênes, 2 vol., s. d. Nouvelle édition, Biblioteca de autores españoles, vol. 99, Madrid, 1957. (cité San Felipe).

#### BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

Alba (Jacobo Fitz-James Stuart, duc de), *El mariscal de Berwick: Bosquejo biográfico*, Madrid, 1925, 536 pp. (cité Alba).

—, *El Duque de Liria, D. Jacobo Stuart, hijo del Mariscal de Berwick. Embajador en Rusia*. Conferencia en la Escuela diplomática, Madrid, 1951, 34 p.

Dulon (J.), *Jacques II Stuart, sa famille et les Jacobites à Saint-Germain-en-Laye*, 1897, 158 p.

García Cárcel (Ricardo), *Felipe V y los españoles*, Barcelone, 2003, 413 p.

Juan Vidal (Josep), "La Guerra de Sucesión a la Corona de España. España dividida," dans *Felipe V de Borbón, 1701-1746. Actas del Congreso de San Fernando (Cádiz), du 27.XI au 1.XII. 2000*, Cordoue, 2002, pp. 519-580.

Kamen (Henry), *Felipe V. El Rey que reinó dos veces*, Temas de Hoy, Madrid, 2000, (rééd., *Philip of Spain, the King who Reigned Twice*, Yale University Press, 2001).

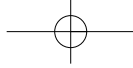
Labourdette (Jean-François), *Philippe V, réformateur de l'Espagne*, Paris: Sicre Editions, 2001, 610 p.

Le Flem (Jean-Paul), "Berwick", collaboration au *Diccionario Biográfico Español*, Real Academia de la Historia de Madrid (Jaime Olmedo Ramos directeur technique) (à paraître).

Legrelle (Arsène), *Une négociation inconnue entre Berwick et Marlborough, 1708-1709*, Gand, 1893, 99 p.

Love (Ronald S.), "Berwick", dans Frey (Linda et Marcha) (éd.), *The treaties of the War of the Spanish Succession. An historical and critical dictionary*, Londres: Greenwood Press, 1995, pp. 44-46.

Oñate (Paloma), "Nueva dinastía, nuevo Ejército. Los primeros años del reinado



CATHERINE DESOS-WARNIER

---

de Felipe V”, dans *Homenaje al Dr. Luis Coronas Tejada. El cambio dinástico y sus repercusiones en la España del siglo XVIII*, Jaén, 2001, pp. 109-118.

Paz Espeso (Julián), *Árboles genealógicos de las Casas de Berwick, Alba y agregadas*, 2ème éd., Madrid, 1949, 26 p.

Petrie (Charles), *The Marshal Duke of Berwick, the picture of an age*, London, 1953. (éd. esp.: *El mariscal Duque de Berwick. Retrato de una época*, Madrid: Espasa Calpe, 1955, 390 p.)

Rohan-Chabot (Alix de), *Le Maréchal de Berwick: une épée anglaise au service des Bourbons*, Paris, 1990, 348 p. (cité Rohan-Chabot).

Wilson (Charles Townshend), *James the Second and the Duke of Berwick*, Henry S. King and Co., Londres, 1876, 441 p.

